

Gabriela Adameșteanu

Une matinée perdue



folio

COLLECTION FOLIO

Gabriela Adameşteanu

Une matinée perdue

*Traduit du roumain
par Alain Paruit*

Gallimard

Titre original :

DIMINEAȚĂ PIERDUTĂ

© Gabriela Adameșteanu, 1984.

© Éditions Gallimard, 2005, pour la traduction française.

Gabriela Adameşteanu est née en 1942. Romancière et nouvelliste, elle est considérée comme l'une des voix les plus importantes de la littérature roumaine, aux côtés de Norman Manea et de Mircea Cărtărescu. Elle est notamment l'auteur d'*Une matinée perdue* (2005) et de *Vienne le jour* (2009).

PREMIÈRE PARTIE

Rue Coriolan

1

Autrefois, si elle avait dû rester là des journées de suite sans sortir, elle aurait cru que le plafond allait lui tomber sur la tête. Elle s'arrangeait toujours pour décamper. Un jour chez l'un, le lendemain chez l'autre, elle faisait sa tournée, elle ne rentrait de nulle part les mains vides, sans compter qu'elle causait, apprenait les derniers potins, parce que sinon, passer tout son temps avec son muet de mari, ce serait à se flinguer. Eux deux, ils n'ont jamais rien eu à se dire et puis, d'ailleurs, de quoi parler avec son homme ?

— L'homme, il doit te connaître qu'au-dessous du nombril, dit-elle, et alors sa belle-sœur, la voilà qui prend des airs de sainte-nitouche :

— Ho ! Vica, fais attention, y a le gamin qui t'entend... À ton âge, débiter des gaudrioles...

— Pfuitt... ! Qu'est-ce que ça fait s'il entend ? Tant mieux ! Tu crois que tu vas le garder encore longtemps dans tes jupes ? Te bile pas, j'ai fréquenté des grandes maisons, moi, je sais comment elles causent, les dames de la haute... Partout où

j'ai été, je me suis bien entendue, tout le monde il m'aimait et il m'appréciait, et chez Mme Ioaniu, qu'est-ce que je pouvais rire avec elle et avec Ivona !

Une muette aussi, la belle-sœur, il faut un forceps pour lui tirer les mots de la bouche... Son pauvre frère, tant qu'il a vécu il a été entiché d'elle, parce que les hommes c'est comme ça, ça s'entiche d'une femme. Sauf le sien, elle n'a jamais pu le sortir de ses rails, déjà quand elle était jeune, elle écoutait tous ses sermons, et qu'est-ce qu'elle pleurait, quel mouron elle se faisait, elle maigrissait à vue d'œil... Jusqu'à ce jour-là où sa marraine est venue la voir, Dieu ait son âme.

— Qu'est-ce que t'as, Vica ? T'es maigre comme un clou.

— Eh bien, y a ci et y a ça...

— Reprends-toi, ma petite, qu'elle lui a dit, arrête de te tracasser !

Il a toujours été ainsi, son homme, un mauvais coucheur. Elle, elle a une autre nature, elle tient de sa mère, gaie comme elle, ah ! si elle était tombée sur un homme pareil, un qui aime rire... Ça existe, ces hommes-là, mais alors ça cloche ailleurs, faudrait pas croire qu'il y en ait un pour racheter les autres...

Maintenant, elle peine de plus en plus pour sortir, mais malgré tout, une fois ou deux par mois, elle prend son fourre-tout en cuir (qu'elle tient de Mme Daniel) et y entasse tout ce qu'elle peut encore trouver, elle enfille ses chandails, met son dentier, se noue sur la tête deux fichus et puis une écharpe, pour maintenir le béret rigide qu'elle a coupé il y a neuf ans dans les restes de son manteau, après quoi elle déguerpit. C'est lui, son homme, qui dit qu'elle déguerpit :

— Qu'est-ce que tu fous, tu déguerpis encore ? marmonne-t-il du fond du lit, sous les couvertures empilées par-dessus la couette, le crâne enveloppé d'un vieux pull déchiré qu'elle ne met plus ; car il a égaré le bonnet délavé qu'il porte d'habitude.

Quand il parle il souffle comme un phoque entre les mots, il est grand et gros, il a dépassé les cent kilos. La peau de son cou pendouille, flasque, mais il a des joues rebondies, presque rubicondes, où pousse une barbe drue et blanche, qu'il ne rase que tous les deux ou trois jours.

— Cette sale habitude de te baguenauder... Toute ta vie, t'as essuyé les paillasons des autres...

— Pfuitt..., répond-elle.

Elle ne le regarde même pas. Prête à partir, emmitouflée, elle passe à côté, dans l'arrière-boutique, où elle va et vient, déplace des baquets, déniche des choses à emporter : un bocal de cornichons, des oignons, puisqu'elle en a suffisamment pour cet hiver, quelques gousses d'ail, un fond d'eau-de-vie qu'elle transvase dans un flacon à sirop contre la toux. Elle les tasse dans son fourre-tout, par-dessus les sacs en plastique vides. Elle n'aime pas aller chez les gens les mains vides, et puis on a toujours besoin d'un petit pois chez soi...

— Pfuitt..., répond-elle.

Elle n'écoute plus ce qu'il raconte. Qu'il radote tant qu'il lui plaira, il perd sa salive, il parle aux murs, ce qu'un homme il confesse, c'est à se le fourrer sous les fesses, comme elle disait à Mme Ioaniu... Elle s'en tordait de rire, la vieille...

Depuis le temps, elle sait ce qu'elle a à faire quand il se remet à dérailler, à la disputer : elle file ici, dans l'arrière-boutique, va te faire foutre, vieux chnoque, va te faire foutre, lui dit-elle de son côté, à voix basse...

Elle parle toute seule, elle passe dans la boutique et il faut voir tout ce qu'elle lui balance encore, mais il n'en sait rien, lui, par-dessus le marché il devient dur d'une oreille, il n'entend que ce qui l'arrange, alors elle, elle vide son sac, ça soulage. Dans la boutique, il fait noir. Quant à la chaleur, juste ce qui vient de l'arrière-boutique. Autrefois elle allumait le poêle, là y a pas de raison, ça fait bien vingt ans... non, ça en fait plus — combien déjà depuis qu'elle a baissé le rideau ? Les piles de bûches sont toujours là tout le long d'un mur et les sacs de charbon toujours dans leur coin, mais à quoi bon faire du feu dans ce bric-à-brac ? Le vieux buffet qui a perdu ses portes, les grands bocaux de saumure, les sacs de patates, les casseroles, le seau d'eau de lavure... Et elle au milieu, qui s'occupe comme elle peut, jusqu'à tant qu'il en ait sa claque, l'autre, et qu'il ferme son clapet. Elle retourne alors dans la chambre, se penche en geignant et bourre le poêle de boulets, jusqu'à la gueule, et puis elle ouvre la petite porte de tirage, parce que lui..., on ne peut pas compter sur lui : ce soir quand elle rentrera, elle risquerait de trouver la maison froide.

— Cause toujours ! Je vais pas rester là à croupir à côté de toi, pour tes beaux yeux... Te voir quarante ans, ça m'a suffi !

Elle lui répond avec un tel retard qu'il la regarde les yeux ronds, et se tait. Il se tait et se demande ce qui lui prend tout à coup. Tu vas voir de quel bois je me chauffe — cela, elle ne le lui dit pas à voix haute —, toi qui étais mauvais comme une teigne... Voilà pourquoi elle ne l'a jamais porté dans son cœur, bien que, la première fois qu'elle l'a vu, on ne puisse pas dire qu'il ne lui ait pas plu.

Elle était vendeuse dans une épicerie, rue Iancu-lui, quand une cliente s'est amenée avec lui et c'est

de là qu'ils se sont connus. Elle avait dix-neuf ans à l'époque, Vica, elle était gaie et tout le monde l'aimait bien. Lui, bel homme, costaud, le nez droit et les lèvres minces, les cheveux gominés, avec une raie sur le côté — tiens, comme sur la photo punaisée au mur. Elle est d'ailleurs de ce temps-là, la photo, du temps où ils se sont mis ensemble, lui il travaillait à la chocolaterie Zamfirescu...

Quelle confiserie il avait, Zamfirescu, à peu près là où se trouve maintenant la statue de Kogalniceanu, et tout ce qu'il lui rapportait de la chocolaterie, son homme ! Des chocolats et des bonbons de toutes sortes et des pralines... Zamfirescu en distribuait à tous ses employés, à Noël et à Pâques, ah ! quels œufs en chocolat et quelles tablettes, grandes comme ça, elle donnerait cher pour en ravoir, aujourd'hui ! Dire qu'alors elle en était écoeurée, tellement elle en avait bouffé. Que voulez-vous, on est ainsi fait... Et Zamfirescu, un vrai monsieur, même qu'il fréquentait dans l'entourage de la reine et qu'il était comme cul et chemise avec des ministres... Trois ans qu'il a bossé chez lui son homme, il n'a pas été bien longtemps à l'école, mais il a une belle écriture, aujourd'hui encore, faut voir la signature qu'il te vous fignole, avec une de ces boucles par en dessous...

Finalement, avec ce qu'il avait épargné sur son salaire et avec la dot qu'elle a reçue de son père, ils ont pu s'acheter une boutique. Le jour où il leur a donné l'argent, son père, figurez-vous, il s'est emmêlé les pinces ! Lui, qu'on pouvait supplier sans qu'il lâche un sou, il a allongé quinze mille lei de trop. Et l'autre, son couillon de mari, cette vieille bête, voilà-t-y pas qu'il se ramène, paniqué :

— Écoute, qu'est-ce qu'on va faire, ton père s'est trompé quand il a compté l'argent... Qu'est-ce qu'on

va faire, qu'il dit, ce couillon, faut lui rendre, tiens, prends-les et rends-lui...

— Donne ça, qu'elle répond, et parles-en plus jamais à personne, parce que ça, c'est mes sous ! Tout ce que j'aurai pu tirer de lui...

Elle ne croyait pas si bien dire, puisque son père, tout ce qu'il possédait, il l'a légué rien qu'aux enfants de son deuxième lit, qu'ils puissent s'en étouffer !... Bref, sa dot d'un côté et les économies de son homme de l'autre, ils ont eu suffisamment de sous pour ouvrir la boutique rue Coriolan. Après, fallait le voir faire le beau, ce vieux bouc, depuis qu'il était commerçant, le voir rentrer en fiacre, rien que des fiacres de première classe, avec tout plein de paquets devant, et lui vautré derrière sur les coussins. Un jour il lui a apporté un bracelet en or, un autre jour un médaillon de saphir avec la chaînette, mais ensuite il a laissé tomber :

— À quoi bon t'en redonner, si tu les portes jamais...

Où qu'elle les aurait portés ? Derrière le comptoir où elle passait ses journées ? Mais lui, il s'en fichait ! Mōssieu allait au cinéma, mōssieu allait au match, il en a pas raté un seul de la Juventus, à croire qu'on pouvait pas jouer sans lui... Pour ce qui est de sortir, à présent, il ne sort plus guère que par beau temps, il fait sa promenade à pied jusqu'au jardin du Cismigiu, il se tient droit, le ventre en avant, un ventre de commerçant, un ventre comme n'en a jamais eu son père à elle, cet Olténien tout sec monté de sa province pouilleuse. Sur le tard, quand il avait pris un coup de vieux, il pleurnichait : Quel commerçant je fais si j'ai point de ventre ? C'était son seul chagrin. Tandis que son homme, il a été toute la vie comme ça : grand et pansu. Il marche droit et raide, le ventre en avant, le pas lourd, et

il salive devant la crêperie du coin et les bouteilles d'Orangina. Elle, elle lui glisse un billet de vingt-cinq lei dans la poche, sans souci puisqu'elle sait qu'il y touchera pas — mais un homme, ça aime avoir de l'argent sur lui.

— Tu t'en vas et tu me laisses seul, qu'il dit, plaintif.

Il fait dans les aigus, les yeux toujours rivés sur la télé, adossé aux oreillers. C'est le film d'hier soir, une rediffusion, ça ne l'empêche pas de le revoir. Et puis, enchaînant presque, mais d'une voix changée :

— Vica, apporte-moi un verre d'eau.

— Va te faire voir, tu pourrais te bouger ! Tu veux pas que je te torche, pendant que t'y es ?

Elle lâche pourtant son fourre-tout, retourne dans l'arrière-boutique, rapporte un verre plein et le lui met dans la main. Bien que tout emmitouflée — voilà une heure ou presque qu'elle est prête à partir —, elle attend à côté de lui qu'il ait bu, pour poser elle-même le verre sur la table.

— Qu'est-ce que tu disais ? demande-t-il, et il se rallonge dans le lit en bâillant. Tu racontais quoi tout à l'heure ?... Tu marmonnes, tu radotes...

Alors elle lui crie :

— Merde ! Ta gueule !

Elle ramasse son fourre-tout et sort en claquant la porte.

2

Elle marche avec précaution sur les pavés mal équarris de la cour, où s'est déposé le givre du matin. Ses pieds enflés lui font mal, bien qu'elle les ait frottés hier soir à l'alcool à brûler et qu'elle ait

mis aujourd'hui ses gros bas de laine. Le temps va sans doute changer. Elle s'arrête une seconde pour souffler, l'air froid lui donne le vertige, elle sort de sa poche sa main droite à demi fermée, protégée par un gant de fil qui s'effiloche au bout des doigts, et elle s'appuie contre le rideau de fer rouillé. En plus de vingt ans, depuis qu'elle a fermé la boutique, la poussière l'a si bien recouvert qu'il se confond à présent avec le mur. *VINS DES COTEAUX DE L'AURORE* : c'était écrit en grosses lettres, en bas à droite, entre le rideau et la marche qu'elle a fait retirer après la fermeture. Oui, elle a condamné le rideau et a fait enlever la marche — à quoi bon la laisser là, puisque personne n'entrait plus par-devant ? *VINS ET ALCOOLS* — mais quelle charcuterie elle débitait ! Et quelles fourmes de cascaval ! Elle avait sa pratique dans tout le quartier, de la rue Coriolan, bien sûr, à la rue Sabinelor. Les clients, ça venait, ça choisissait, ça achetait, et puis ça causait un brin, ça buvait un verre, ça grignotait des amuse-gueule... Ah ! quels fromages, quelles sardines, quels aromates, de l'épicerie fine, de la vraie de vraie ! Et les vins, rien que des Coteaux de l'Aurore... Même qu'on l'a complimentée plus d'une fois :

— Y a pas à dire, mame Delca, vous lui rendez des points, au Dragomir Niculescu !

Et voilà, c'est derrière le zinc mouillé qu'elle a passé le plus clair de ses belles années. Elle trottait sans cesse, dans le bruit des verres et des couverts, poussée par les appels des clients attablés :

— Eh, la Vica !... Ça arrive, à la fin ?... Ho ! Vica !

Son homme restait, comme maintenant, vautré au lit dans la chambre du fond. Il n'en sortait que pour vider un poivrot ou pour s'assurer, la mine sombre, que personne ne se permettait des privautés avec elle. Il vous surgissait dans le dos quand on s'y atten-

dait le moins. Malgré sa carrure, on ne l'entendait pas venir. Il entra et jetait un regard à la ronde, c'est ce qui lui a plu toute la vie : se tourner les pouces et surveiller. De toute façon, personne l'aurait entendu, tellement ça rigolait. Mais à peine on le voyait, c'était le silence. Sûr, on le craignait.

— Eh ! M'sieur Delca, vous prenez un godet avec nous ? lui lançait parfois un client de fraîche date, croyant qu'on pouvait l'amadouer.

Alors lui, de sa voix haut perchée :

— Non merci, c'est pas dans mes habitudes.

Il déambulait encore un moment dans la salle, renfrogné, à croire qu'il voulait dégoûter les clients, leur couper l'envie de boire, et puis il retournait dans la chambre. Il se bichonnait, se mettait sur son trente et un, et il décampait : au match, au cinéma, en goguette en ville. Elle, elle restait là pour se farcir les fournisseurs, le déchargement de la marchandise, tout le tintouin. Elle était une forte femme, pas comme ces mijaurées d'aujourd'hui, des sacs d'os, des planches à repasser, pas de cul, pas de nichons, les hommes y trouvent rien à peloter... Oui, elle était une forte femme, forte en chair et forte en poitrine, on entendait gémir le plancher quand elle marchait, et elle avait des cheveux bouclés noués en chignon sur la nuque, et le visage charnu et blanc... Si elle avait voulu qu'est-ce qu'elle aurait pu s'en payer, mais c'était pas son genre, elle était pas une de ces créatures... Tiens, y en avait un, un grand brun à la moustache fine et au regard mauvais, elle le revoit comme si c'était hier, il travaillait à la Préfecture de police, quand il venait il achetait rien que du caviar, du saumon, du foie gras et des vins fins. Il en chargeait sa voiture et il filait à une de ses noubas de la haute. Comment il la regardait ! Et du madame Vica par-ci, et du madame Vica par-

là... Il avait des bagues à chaque doigt et, au petit, un anneau gros comme ça !

— Il vous plaît ? qu'il lui a dit un jour. Si oui, tel que vous le voyez, il est à vous.

— Gardez-le-vous, qu'elle y a répondu. J'en ai pas l'usage, moi, j'ai mon mari.

Un bel homme, mais quel chaud lapin il devait faire, à le voir jouer de la prunelle... Après, quand les communistes ont pris le pouvoir, il a disparu aussitôt : Adieu femme, enfants, foyer ! Évanoui, personne n'a plus rien su de lui. Y en a, s'ils lui avaient mis le grappin dessus, sûr ils lui auraient fait sa fête, parce que ça devait pas être net, toutes ces bagues... Mais il n'y avait pas que lui. Des bonshommes, à la pelle ! Sauf qu'elle, elle ne pensait pas à la chose, c'était pas son naturel, et en plus elle se crevait au boulot. Juste ce que lui disait Mme Ioaniu, une femme de tête, Mme Ioaniu : des maris, elle en a eu deux.

— Vica, mets-toi bien ça dans la tête, qu'elle lui disait, femme qui se creve au travail ne fait pas bonnes fiançailles.

Elle marche toute courbée, voûtée, dans son manteau bleu délavé, boudinée vu les pulls qu'elle a enfilés en dessous. Elle marche la tête baissée, le fourre-tout à la main, sans regarder à droite ni à gauche, ça fait peut-être quinze ans qu'elle n'est pas allée dans le centre-ville, et pourquoi elle irait ? Elle a ici tout ce qui lui faut : la caisse d'épargne et le coiffeur au coin de la rue, la pharmacie et le cordonnier, le téléphone à côté du fruits et légumes, elle y va les jetons dans le poing si Reli, sa voisine copine, n'est pas à la maison, et puis le grill où elle s'achète toujours des petites saucisses en rentrant. Elle pose l'assiette en carton sur un des étals vides du marché, elle met le fourre-tout à côté, elle trempe la saucisse dans la moutarde et elle se l'enfourne. À

chaque fois, elle se tâte : en garder une pour la porter à son homme ? Ma foi non, se dit-elle en fin de compte, et elle s'essuie la bouche avec son mouchoir, ma foi non, il est assez gros comme ça, et de toute façon il se prend des tartelettes au fromage quand il va au Cismigiu...

Elle marche toute courbée, elle dépasse le square où les retraités jouent aux échecs pendant l'été, quelques corneilles croassent, posées sur la statue verte de cette femme à poil, comment elle s'appelle, déjà ? Son frère Ilie, Dieu ait son âme, il le savait, à chaque fois qu'ils passaient par là ensemble il y disait son nom : l'Acrobate... non, c'était plutôt l'Afrodise... Les yeux bandés, elle pourrait aller de la maison à l'arrêt du tram, tellement elle le connaît bien, son quartier, elle peut décrire chaque maison, chaque renforcement de la rue, bon, il y a pas mal de nouveaux venus qui ont emménagé, mais les anciens, ils se souviennent tous d'elle.

— Bien le bonjour, mame Delca, comment ça va ? Bien le bonjour, mame Delca, qu'ils lui disent dès qu'ils l'aperçoivent.

Tout le monde l'aime bien, tout le monde l'estime. Alors, elle s'arrête pour tailler une bavette quand elle rencontre quelqu'un de connaissance : chacun a ses ennuis, pour l'un c'est le foie, pour l'autre la bile ou la tension. S'ils ne lui avaient pas laissé autant d'ardoises, elle serait riche au jour d'aujourd'hui, mais il n'y en a pas un pour venir lui dire :

— Mame Delca, tenez vingt-cinq lei, vous en aurez l'usage.

Le monde est ainsi fait, si on peut donner aux autres on est bon, si on peut plus on vaut pas un clou..., elle ne le sait que trop, elle en a vu dans la vie, elle pourrait ouvrir une école. L'école de la vie, cours du soir, qu'elle disait à Mme Ioaniu, et qu'est-

ce qu'elle rigolait, la vieille... L'école de la vie, parce qu'autrement, autrement qu'est-ce qu'elle a connu, elle, à part le boulot et encore le boulot ? Rien que le boulot, toujours le boulot...

Elle monte lourdement sur le marchepied du tram. Elle donne au receveur les pièces mises à l'avance dans sa poche et se fraye un chemin dans la cohue jusqu'aux sièges de devant.

Rien que du boulot et encore du boulot, la voilà sa vie, à partir de ses onze ans quand sa mère est morte et qu'elle s'est retrouvée seule avec une ribambelle de frères à s'occuper. Le père, il était parti à la guerre et au bout d'un an, c'était l'été, la mère a attrapé la fièvre typhoïde, ou le typhus, bref elle a attrapé une belle saloperie et elle en est morte, la pauvre. Et Sile, le plus petit, il est mort aussi, vu que personne y donnait plus le sein, et puis ç'a été le tour des jumeaux, mais Ilie et Niculae et elle, ils s'en sont tirés, ils étaient plus grands, et Dieu leur a prêté vie. Ils sont restés tout seuls dans la vieille maison de ce vieux quartier, Pantelimon, près du cimetière de l'église Capra, où leur mère est enterrée, tout seuls, elle et sa ribambelle de petits frères à torcher ; ceux qui s'en sont tirés ils ont survécu, ceux qui s'en sont pas tirés ils sont morts, à chacun selon sa chance... Il y avait juste une grand-mère qui passait des fois, la Grecque, celle qui tenait tant à son rang de dame. Elle la revoit, dans sa robe gris argent d'ottoman, aux petits boutons boutonnés jusqu'au cou et tout plein de guipures aux poignets. Et une étole de fourrure sur les épaules. Elle la revoit telle qu'elle était : forte, ventrue et mamelue, comme toutes les femmes de leur famille. Du coup, elle se serrait à en péter dans son corset, un corset à baleines increvable. Mais la bosse, elle ne s'en souvient pas : est-ce qu'elle était bossue, la grand-

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

UNE MATINÉE PERDUE, 2005 (Folio n° 5533).

VIENNE LE JOUR, 2009.

Gabriela Adameșteanu
Une matinée perdue



Une matinée perdue

Gabriela Adameșteanu

Cette édition électronique du livre

Une matinée perdue de Gabriela Adameșteanu

a été réalisée le 11 février 2013

par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070450121 - Numéro d'édition : 248012).

Code Sodis : N54150 - ISBN : 9782072480720

Numéro d'édition : 248014.